

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le *Traité d'accentuation grecque* d'Éric DIEU, paru à l'automne 2022 à Innsbruck dans la collection des Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, publiée à l'Institut de linguistique de l'Université d'Innsbruck sous la direction du Professeur Wolfgang Meid (volume 168 de cette collection, XVIII + 696 pages).

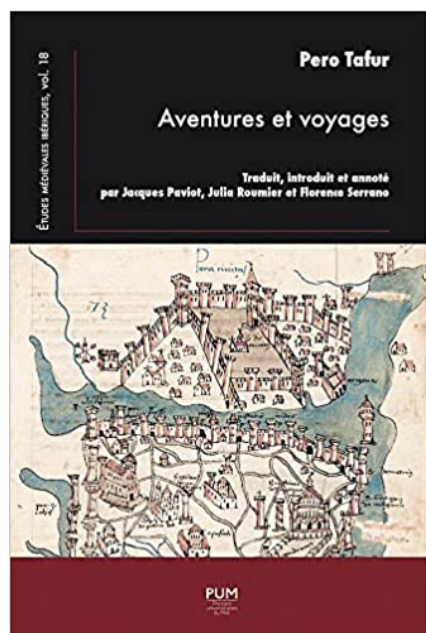
Éric Dieu, professeur de langue et littérature grecques à l'Université Jean Jaurès de Toulouse, est un savant qui, tout juste quadragénaire, a déjà une œuvre impressionnante à son actif, en volume comme en qualité, dans le domaine de la linguistique du grec ancien et de la grammaire comparée des langues indo-européennes. Au terme d'un parcours brillant (reçu en troisième rang au concours de l'ENS-Ulm en 2001, en premier rang à l'agrégation de grammaire en 2004), il a préparé à la Section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des Hautes Études et soutenu en 2007 une thèse de doctorat qui a donné lieu à

un livre intitulé *Le supplétisme dans les formes de gradation en grec ancien et dans les langues indo-européennes*, paru dans la collection de l'ÉPHÉ en 2011 (X + 757 p.) ; notre Compagnie a contribué à la publication de cet ouvrage en décernant à l'auteur le prix Émile Benveniste en 2008. Une fois docteur, Éric Dieu a obtenu un poste de maître de conférences à Toulouse et mis aussitôt en chantier, à partir de 2009, un mémoire d'habilitation, soutenu en 2013 à l'ÉPHÉ, qui a donné lieu lui aussi à un fort volume (XVI + 650 p.), intitulé *L'accentuation des noms en -ā (*-eh₂) en grec ancien et dans les langues indo-européennes. Étude morphologique et sémantique*, paru en 2016 à Innsbruck dans la collection des Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, publiée à l'Institut de linguistique de l'Université d'Innsbruck sous la direction du Professeur Wolfgang Meid (vol. 156 de cette collection). C'est à cette même collection, la plus connue aujourd'hui dans le domaine de la grammaire comparée des langues indo-européennes, qu'appartient le livre dont je fais hommage aujourd'hui, et qui constitue la suite logique du précédent. Pour le rédiger, l'auteur a mis à profit la bourse de recherche de la fondation Humboldt qui lui a été attribuée durant l'année universitaire 2021-2022, où il a séjourné en Allemagne à l'Université de Würzburg.

C'est à dessein, comme il s'en explique dans l'avant-propos de son ouvrage, qu'Éric Dieu a repris le titre du livre de Joseph Vendryes, à savoir *Traité d'accentuation grecque*. Ce dernier est un classique auquel sa haute qualité a valu une longévité peu commune ; il a eu plusieurs rééditions et on le cite encore, près de 120 ans après sa publication, comme un ouvrage de référence. Mais la rédaction en est restée substantiellement la même depuis la première édition, qui remonte à 1904, si bien qu'il représente, pour l'essentiel, l'état de la science de la fin du XIX^e siècle en linguistique grecque et en grammaire comparée des langues indo-européennes. Une partie seulement des travaux de Jacob Wackernagel ou d'Antoine Meillet, pour s'en tenir à deux des plus grands noms de la discipline, y est prise en compte, car beaucoup d'entre eux sont postérieurs. Vendryes disait lui-même que son ouvrage était un « petit traité d'accentuation grecque » (p. XI), ce qui correspond à la réalité, puisque c'est un livre de 272 pages en petit format. Il en va de même du *Manuel d'accentuation grecque* de Charles Bally (1945, 129 p.) et du *New Short Guide to the Accentuation of Ancient Greek* de Philomen Probert (2003, 215 p.), dont le titre indique qu'il fait suite au *Short Guide to the Accentuation of Ancient Greek* de John P. Postgate (1924). Contrairement à ce dernier, qui était assez médiocre, l'ouvrage de Ph. Probert est d'excellente qualité, mais la visée en est essentiellement descriptive, alors que l'ambition d'Éric Dieu est beaucoup plus grande. Aux yeux de l'auteur, le linguiste ne doit pas se borner à décrire les données, mais, autant que possible, à en rendre compte, par une prise en compte de la synchronie aussi bien que de la diachronie et de la comparaison. Telle était notamment la démarche du grand comparatiste Jerzy Kuryłowicz dans son ouvrage classique sur *L'accentuation des langues indo-européennes* (1^{re} éd., 1952 ; 2^e éd., 1958). De Kuryłowicz, Éric Dieu a retenu l'idée que l'étude de l'accent était au carrefour de la phonologie, de la morphologie et de la sémantique. Tel est l'objet

de son *Traité*, comme tel était déjà l'objet de son livre de 2016, où il étudiait la place de l'accent dans une catégorie morphologique, celle des thèmes en $-\bar{a}$ ($< *-eh_2$), en grec ancien et dans les langues indo-européennes. Comme cette catégorie est amplement développée dans les langues slaves et baltes, il n'est possible de traiter le sujet que si l'on connaît ces langues de première main et que l'on est à même de tirer profit des travaux écrits en russe ou en lituanien. Les chercheurs qui ont une telle compétence se comptent sur les doigts de la main, et Éric Dieu est parmi eux. D'une manière générale, la somme de connaissances sur laquelle reposent les travaux de l'auteur tient quasiment du prodige, et ces connaissances sont toujours parfaitement maîtrisées : le *Traité* est certes un gros volume, mais qui ne comporte pas un mot de trop et où l'érudition est toujours au service du propos.

D'une manière délibérée, Éric Dieu reprend le plan du *Traité* de Vendryes, qui avait fait ses preuves et s'était révélé être le plus pertinent : Sources de notre connaissance de l'accent grec (chapitre 1), Nature de l'accent grec (ch. 2), Valeur des signes d'accentuation grecque (ch. 3), Lois générales relatives à l'accentuation grecque (ch. 4). Cet exposé général est suivi d'une étude de l'accent dans les divers types de mots : Les proclitiques (ch. 5), Les enclitiques (ch. 6), L'accentuation des verbes (ch. 7), L'accentuation des noms (ch. 8 à 11, p. 253-498, avec un examen détaillé de tous les types de dérivés et de composés nominaux), Pronoms personnels, numéraux, adverbes (ch. 12). Après quoi viennent deux chapitres consacrés à des points particuliers : L'accentuation du mot dans la phrase (ch. 13), L'accentuation dans les dialectes (ch. 14). Le corps de l'ouvrage est suivi d'une ample bibliographie (p. 603-650) et de copieux index (p. 651-696), où l'ensemble des langues indo-européennes est pris en compte. Tous les aspects relatifs à l'accentuation du grec ancien sont traités en profondeur, et les questions litigieuses sont abordées sans que l'auteur manipule les données en faveur de telle ou telle thèse. Le lecteur se sent ainsi toujours en confiance. Nous avons véritablement là un livre qui fait date et sera pour longtemps un ouvrage de référence. Tous les hellénistes, linguistes et comparatistes devront l'avoir sous la main, ce qui les obligera — même ceux d'entre eux qui considèrent qu'il n'est de science moderne qu'anglophone — à lire du français. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part des éditeurs scientifiques, l'ouvrage intitulé Pero Tafur, *Aventures et voyages*, traduit, introduit et annoté par Jacques Paviot, Julia Roumier et Florence Serrano (Études médiévales ibériques, 18), Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2022, 254 pages.

Le genre du récit de voyage a connu un succès croissant au xv^e siècle. Alors que l'époque précédente avait surtout produit des chroniques de croisade et des guides de pèlerinage généralement rédigés en latin par des clercs et assez répétitifs, le xv^e siècle a vu la multiplication de récits plus libres, sinon plus réalistes, souvent dus à des auteurs laïcs écrivant en langue vernaculaire. L'ouvrage de Pero Tafur, chevalier natif de Cordoue, qui composa en espagnol, dans les années 1450, ses *Andanzas y viajes*, illustre parfaitement ce courant littéraire.

Le ou les voyages de Pero Tafur – car il n'est pas exclu qu'il ait réuni en un seul les souvenirs de plusieurs voyages successifs – sont nettement antérieurs à la mise par écrit de leur récit

puisqu'ils se situent entre 1436 et 1439. L'itinéraire suivi par le narrateur est complexe, ponctué de haltes prolongées, de détours, de retours en arrière. En gros, on suit d'abord Pero Tafur d'Andalousie en Italie où il visite Gênes, Bologne et surtout Venise et Rome. Puis il part, toujours par mer, pour l'Orient : la Morée, Chypre, Rhodes, Jérusalem et la Terre Sainte ; il revient ensuite à Chypre d'où il gagne l'Égypte et Le Caire où il est reçu par le sultan mamelouk avant de visiter le monastère Sainte-Catherine du Sinaï où il fait la connaissance d'un aventurier vénitien, Niccolò de' Conti, qui lui raconte ses voyages en Iraq, en Arabie et jusqu'en Inde et en Indonésie ; regrettant de ne pouvoir aller à son tour jusque dans ces pays lointains, Pero Tafur revient en Égypte puis à Chypre et Rhodes d'où il gagne Constantinople ; il y demeure assez longtemps, reçu, à l'en croire, par l'empereur Jean VIII Paléologue. Après une sorte d'excursion en Mer Noire (Trébizonde, Caffa, La Tana), il se décide à rentrer en Occident par Venise où il séjourne longuement, ainsi qu'à Ferrare.

Vient alors une dernière partie, toute différente, de son voyage qui l'amène à traverser les Alpes pour gagner Bâle et Cologne puis les Pays-Bas bourguignons, Bruxelles, Bruges, Gand et Anvers. Il repart alors vers l'Allemagne, accompagnant une ambassade envoyée par le duc de Bourgogne au concile de Bâle, non sans faire divers détours qui le mènent jusqu'à Prague, Breslau et Vienne. Il se décide finalement à regagner son pays natal, après avoir encore visité quelques villes italiennes (Padoue, Florence, Pise). Il embarque à Venise dans un bateau qui devait le ramener en Espagne où il souhaitait, dit-il, participer aux opérations militaires qui avaient repris contre les Maures de Grenade, mais son récit, inachevé ou incomplet, s'arrête avant son retour final, non sans avoir mentionné dans un certain désordre des escales à Messine, Palerme et Tunis.

On sait cependant par d'autres sources que Pero Tafur revint bien chez lui en 1439 et vécut encore fort longtemps ; il occupa divers offices municipaux à Cordoue et y mourut en 1481, assez âgé puisqu'il était né, semble-t-il, entre 1405 et 1409.

Comme l'aura laissé pressentir ce bref résumé et comme l'ont relevé les éditeurs successifs, il n'est pas question de suivre au pied de la lettre cet itinéraire compliqué qui pose en réalité de nombreux problèmes.

D'abord, on saisit mal les motivations mêmes du voyageur. Pero Tafur se présente volontiers comme une sorte de chevalier errant, en quête de rencontres curieuses, d'aventures et de prouesses. Il se présente aussi, quoique sa piété semble assez superficielle, comme un pèlerin qui visite la Terre Sainte, Sainte-Catherine du Sinaï et les églises de Constantinople dont il admire les reliques. Mais on soupçonne, à quelques indices assez minces (et notamment au fait qu'il ne se plaint jamais d'être à court d'argent), que ce voyage a pu correspondre en réalité à une discrète mission diplomatique ou au moins de renseignement pour le compte du roi Jean II de Castille (et accessoirement d'autres

souverains rencontrés en cours de route, comme le roi de Chypre, l'empereur byzantin ou le pape Eugène IV). On soupçonne également, à travers les nombreuses mentions de marchands italiens rencontrés au cours de ses pérégrinations, ainsi que les allusions aux lettres de change dont il était porteur et aux nombreux achats auxquels il a procédé en cours de route, que ce noble chevalier était plutôt un aventurier qui n'a pas dédaigné à l'occasion de se livrer à de fructueuses transactions commerciales.

Quant au récit du voyage lui-même, on s'aperçoit vite qu'il est littéralement truffé d'erreurs, de contradictions, de confusions, d'impossibilités manifestes, d'affabulations pures et simples. Pourquoi ? Les quinze années écoulées entre le voyage et la rédaction du récit peuvent expliquer certains oublis ou confusions. Mais il est clair que d'autres sont volontaires, ainsi que l'insertion dans le fil du texte d'épisodes enjolivés ou inventés de toutes pièces. Pero Tafur est en effet toujours soucieux de se peindre lui-même de la manière la plus flatteuse, en noble voyageur courageux, ouvert et curieux, avide de rencontres et toujours reçu avec bienveillance, selon lui, par les grands de ce monde – prélats, princes ou dignitaires chrétiens ou musulmans – à qui il ne manque pas de rendre visite à chaque étape de son voyage.

Il faut cependant dire que, faute de documents permettant de recouper les dires de Pero Tafur, il est parfois bien difficile de distinguer, sous sa plume, le vrai du faux. Ajoutons enfin que sa bonne foi n'est pas toujours en cause car il apparaît que notre auteur, qui semble avoir été un homme peu cultivé dans le domaine aussi bien religieux que profane, se faisait volontiers l'écho, avec autant de complaisance que de crédulité, de toutes sortes de légendes et de rumeurs largement déformées ou complètement fantaisistes. Portons quand même à son crédit l'ironie critique dont il fait parfois preuve à l'égard de certaines reliques de la Passion du Christ qu'on trouvait à profusion aussi bien à Constantinople que dans certaines églises italiennes et dont l'authenticité lui semblait douteuse.

Tout ce que je viens de dire n'enlève rien, au contraire, à l'intérêt de ces « aventures et voyages » pour l'historien, ni d'ailleurs à l'agrément que l'on peut trouver à leur lecture. Grand voyageur, Pero Tafur s'intéresse surtout aux villes qu'il visite et il en décrit les monuments, les églises, les habitants, les activités économiques, il consacre de longues pages à Venise, Rome, Le Caire, Constantinople, etc., il sait voir dans les villes italiennes les témoignages artistiques et architecturaux de la première Renaissance. Il est beaucoup moins sensible aux campagnes, aux paysages et même aux routes, terrestres ou maritimes, qu'il emprunte ; il lui arrive cependant d'évoquer avec quelque détail les dangers qui guettent le voyageur, les rencontres qu'il peut faire, les bonnes auberges où il peut se reposer. Il s'intéresse aussi à la situation politique et militaire, il identifie les princes et les dignitaires, relate complaisamment les intrigues dynastiques et les manœuvres diplomatiques. Plus largement, on trouvera en définitive sous sa plume toute une évocation du monde méditerranéen vers le milieu du xv^e siècle, monde cosmopolite, agité (la poussée ottomane, la puissance encore intacte des Mamelouks, la résistance désespérée de Byzance, l'omniprésence des Vénitiens et des Génois et de leurs flottes), mais encore largement ouvert à la circulation des hommes et des marchandises.

La dernière partie du voyage nous ramène en Europe. Pero Tafur parcourt alors les pays d'Empire, avec les mêmes curiosités (les villes) et les mêmes intérêts (les intrigues de cour, les jeux d'alliance) ; la grande affaire, sans cesse mentionnée, est ici la réunion des assemblées conciliaires de Constance (dont il évoque le souvenir encore récent) et surtout de Bâle (bien que ses sympathies personnelles aillent plutôt du côté de la papauté et d'Eugène IV).

Je laisse au lecteur le plaisir de découvrir ces pages colorées et vivantes où se mêlent inextricablement détails concrets pris sur le vif et légendes parfois surprenantes narrées avec entrain. Dans ces conditions, le plus étonnant est que nous ignorons en fait à quels lecteurs Pero Tafur destinait son récit. On sait que le dédicataire en était Don Fernán de Guzmán, un dignitaire de l'ordre de Calatrava, d'une grande famille castillane dont il était sans doute un protégé (*criado*), mais la diffusion paraît en avoir été extrêmement faible et nous ne le connaissons plus aujourd'hui que par une médiocre copie manuscrite du xviii^e siècle conservée à la bibliothèque universitaire de Salamanque.

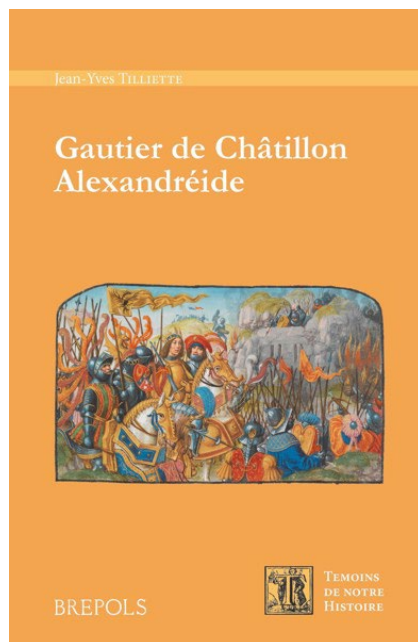
Redécouvert à la fin du xix^e siècle, ce texte a été plusieurs fois édité, mais sa notoriété est restée longtemps cantonnée aux spécialistes de la littérature castillane. La publication dont je fais aujourd'hui l'hommage est donc particulièrement bienvenue pour permettre à un plus large public français de prendre connaissance de ce document remarquable. Certes, il s'agit seulement d'une traduction annotée et non d'une édition savante (les auteurs ont utilisé la dernière en date, fournie en 2018 par

Manuel Ángel Pérez Priego), mais le lecteur y trouvera l'essentiel des informations nécessaires pour apprécier la valeur littéraire et historique des *Andanzas y viajes* de Pero Tafur.

Dans un chapitre introductif, Jacques Paviot, professeur d'histoire médiévale à l'université de Paris-Est Créteil, a réuni toutes les informations factuelles qu'il a pu trouver sur la biographie de Pero Tafur et ses voyages dont il essaie de reconstituer la chronologie et l'itinéraire exacts. Vient ensuite un intéressant chapitre de Julia Roumier, hispanisante, sur la langue de Pero Tafur, son caractère familier, sinon populaire (bien qu'il ait peut-être fait remanier certains passages par un clerc plus savant que lui), sa syntaxe et sa terminologie parfois hésitantes, ses emprunts au catalan, au provençal, à l'italien, témoins isolés de l'espèce de *lingua franca* qui devait faire office de moyen de communication orale dans les ports de la Méditerranée à cette époque, jusqu'en Orient. Enfin, Florence Serrano, également hispanisante, présente minutieusement les problèmes soulevés par la traduction de ce texte, qu'elle a voulue aussi fidèle que possible non seulement à la lettre, mais à l'esprit même de cet auteur vif, direct mais peu cultivé qu'était Pero Tafur.

Vient donc ensuite la traduction complète des *Aventures et voyages* de Pero Tafur, pourvue d'abondantes et indispensables notes informatives par les soins de Jacques Paviot, notes qu'il a dû renoncer à pourvoir de références bibliographiques qui auraient considérablement alourdi le volume. L'ensemble se termine par une bibliographie sommaire et des index des noms de personnes et de lieux.

Tel qu'il se présente, ce volume n'est donc pas une véritable publication érudite, mais il constituera pour le public francophone une excellente initiation à la littérature de voyage du xv^e siècle et lui fera partager le regard d'un contemporain curieux et au total assez bien informé sur la situation de l'Europe dans les années 1430, à la fois dans ces rapports avec l'Orient arabe, turc et grec et dans ses tensions internes, politiques et religieuses ».



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage de notre confrère, Jean-Yves Tilliette, *Gautier de Châtillon. Alexandréide*. Édition de Marvin Colker, revue par J.-Y.T. Introduction, traduction et notes de J.-Y.T. Turnhout, Brepols, 2022, 354 p. (Témoins de notre histoire, 20).

L'*Alexandréide*, qui relate les gestes d'Alexandre le Grand, est l'épopée la plus célèbre et la plus réussie du Moyen Âge latin. Précédée d'un bref prologue en prose, elle comporte dix livres, correspondant à un total de 5407 hexamètres dactyliques. La lettre initiale de chacun des livres forme en acrostiche le nom du commanditaire, *Guillermus*, également loué dans le vers final, c'est-à-dire Guillaume aux Blanches Mains, archevêque de Sens, puis de Reims (de 1176 à 1202), oncle maternel et consécuteur du roi Philippe-Auguste. L'épopée fut rédigée en cinq ans, selon son prologue, et achevée quand Guillaume occupait déjà le siège de Reims, c'est-à-dire après 1176. Elle obtint un succès considérable (plus de 200 manuscrits conservés, souvent glosés), devint un classique scolaire, commenté dès le début du XIII^e siècle par Geoffroy de

Vitry et adapté en diverses langues vernaculaires (espagnol, néerlandais, norrois, allemand et tchèque). Son rédacteur, Gautier de Châtillon ou de Lille, est aussi l'auteur de nombreux poèmes rythmiques et d'un Dialogue en prose contre les juifs. Sa biographie reste mal connue : il semble avoir vécu successivement dans l'entourage d'Henri II Plantagenêt, puis à la cour de Champagne, auprès du frère de Guillaume aux Blanches Mains, le comte Henri le Libéral, d'où l'identification (hypothétique) de Châtillon avec Châtillon-sur-Marne, tandis que Lille serait sa ville de naissance.

L'introduction, dans un style élégant, fournit sur le poème et son auteur toutes les informations utiles. Elle retient, dans les questions disputées, les solutions les plus judicieuses, en rejetant les hypothèses d'une érudition factice. Au sujet d'Alexandre, Gautier a choisi de suivre non les romans en langue d'oïl, mais l'histoire de Quinte-Curce, complétée, pour la section perdue, par d'autres historiens latins comme Justin et Julius Valerius, c'est-à-dire une version augmentée qu'atteste une copie du XII^e s. d'origine française : Oxford, Corpus Christi College, 82. Gautier entend rivaliser avec l'*Énéide* et sature son propos de formules canonisées par les épopées antiques. Parmi les procédés traditionnels du genre, il retient notamment l'*ekphrasis* ou description d'objets d'arts, l'*aristie* ou récit d'exploits individuels et la *catabase* ou descente aux enfers, mais il multiplie aussi quelques figures recommandées par la poétique médiévale, comme la paronomase ou rapprochement délibéré de mots de consonance voisine. De façon générale, Gautier est fidèle à Quinte Curce, et les passages qu'il abrège ou amplifie ne le sont jamais sans raison. Ces retouches apportées à la trame narrative reflèteraient un effort de dramatisation et même de moralisation, quand elles font entrevoir des aspects inquiétants de la personnalité d'Alexandre. Il est sûr que le projet esthétique comporte également une visée éthique : construire une figure idéale de la royauté, définie par l'enseignement initial d'Aristote à son élève au chant I : choisir de bons conseillers ; juger de façon impartiale ; être brave à la guerre, généreux à bon escient, maître de soi face aux tentations de la sensualité et de l'ivresse. L'*Alexandréide*, dans une certaine mesure, joue le rôle de miroir du prince. Selon Jean-Yves Tilliette, Guillaume aux Blanches Mains a voulu proposer à Philippe, son pupille, l'exemple d'un aïeul imaginaire, d'un héros qui était parvenu à conquérir l'Orient, tandis que la chevalerie moderne peinait à préserver Jérusalem. Mais ce héros était peu maître de lui-même, et avait adopté la Fortune comme divinité tutélaire, de sorte que le poète, pour contrebalancer son image, fait l'éloge de Darius, l'adversaire malheureux, comme Pompée par rapport à César. Le texte latin de Marvin Colker (Padoue, 1978) a été retouché en une quarantaine de passages, en raison des contraintes et suggestions de la traduction. Celle-ci, qui est la première en français, adopte une prose rythmée, à la fois fidèle et limpide. L'annotation des pages 323-344 explique les noms et les réalités qu'un lecteur moderne pourrait trouver obscurs. »